

Jacques Bailbé

### SAINT-AMANT EN POLOGNE

Le poète normand Saint-Amant (1594—1661), le chantre de la solitude, a bien vite remplacé les leçons du collège par l'expérience du monde:

J'ay veu l'une et l'autre Hemisphere;  
De mes voyages en discours<sup>1</sup>.

Il y a puisé le meilleur de sa culture, comme il le constate dans l'*Avertissement des Oeuvres* de 1629: „Dieu mercy, ny Grec, ny mon Latin ne me feront jamais passer pour Pedant [...] Il est vray que la conversation familiere des honnestes gens, et la diversité des choses merveilleuses que j'ay veuës dans mes Voyages, tant en l'Europe qu'en l'Afrique, et en l'Amerique, jointes à la puissante inclination que j'ay euë dès ma Jeunesse à la Poësie m'ont bien valu un estude”<sup>2</sup>. Même si les souvenirs précis des récits de voyage ne tiennent pas une place importante dans son oeuvre, *La Rome ridicule* (1643) ou *l'Albion* présentent des aspects non négligeables du talent de notre auteur. Pourtant, c'est le dernier voyage du poète hors de France, le voyage en Pologne et en Suède (1649—1651), qui ne sera le plus court, ni le moins pénible, qui a suscité son plus grand enthousiasme. *La Polonoise* en forme d'épître de sizains irréguliers, *La Vistule sollicitée*, *La Généreuse*, et le *Moyse sauvé* (1653), dédié „A la serenissime reine de Pologne et de Suède” nous permettent de mesurer, chez Saint-Amant, ce „sarmate français”, combien la poésie inspirée par la Pologne s'accomplit dans le rêve, dans la réalité et dans l'idéalisation du souvenir.

Marie de Gonzague devient, le 5 novembre 1645, Louise-Marie reine de Pologne. Elle quitte Paris le 27 pour entreprendre, en pleine mauvaise saison, le long voyage qui devait la conduire dans son nouveau pays.

---

<sup>1</sup> *Oeuvres*, S.T.F.M., t. 4, p. 139.

<sup>2</sup> *Ibidem*, t. 1, p. 21.

Avant son départ, elle avait désigné Saint-Amant pour une charge de gentilhomme de la Chambre. Celui-ci ne perdit pas le temps pour célébrer sa nouvelle protectrice<sup>3</sup>. Dans l'*Épître à l'Hyver, sur le voyage de sa serenissime Majesté en Pologne* (1645), il adresse une requête pressante à l'hiver pour qu'il se montre clément au moment où une „Déesse” va parcourir son empire, et il fait un éloge obligé des attraits et des vertus de la Reine, tout en indiquant les regrets que ce départ cause à la Cour:

Toute la Cour, où sa vie adorable  
Laisse une odeur divine et perdurable,  
L'a des-ja mise au Chemin désiré;  
Et tout Paris en revient exploré<sup>4</sup>.

Les supplications du poète ne furent pas exaucées: sur les chemins de la souveraine, les zéphirs ne faisaient pas croître l'oeillet, la rose et le jasmin, si l'on en juge par la *Relation du voyage de la Reyne de Pologne*, publiée en 1647 par Le Laboureur: „les canaux gèlent, les chemins sont couverts de neige, et les voyageurs, qui trouvent souvent à l'étape un gîte des plus inconfortables, sont fort heureux de recevoir à la fin de janvier, un peu après avoir quitté Rostock, un lot de fourrures envoyées par le roi Ladislas”<sup>5</sup>.

Le désir du poète de se rendre à la cour de Pologne est tellement vif que le rêve se précise de plus en plus. Ainsi, dans l'*Épître diversifiée à M. Des-Noyers secrétaire des commandemens de la Serenissime Reine de Pologne*, écrite à Collioure en 1647, après une description des Catalans, de leurs moeurs, il renonce soudain à être „Satirique agreable et cuisant”, et se propose de se conformer à la „Polonoise mode”:

Si la Vistule à mes yeux se fait voir,  
Comme le Ciel m'en a donné l'espoir,  
De me vestir en noble et fier Sarmate  
D'un beau Velours, dont Couleur esclate,  
Qui grave et long, sur un Poil précieux,  
Rende mon port superbe et gracieux;  
D'armer mon flanc d'un courbe et riche Sabre  
De m'agrandir sur un Turc qui se cabre;  
De transformer mon Feutre en un Bonnet  
Qui tienne chaud mon Crane razé net;  
De suivre en tout la Polonoise mode  
Jusqu'à la Botte au marcher incommode;  
Jusqu'aux Festins, où tu dis qu'on boit tant,

<sup>3</sup> Voir J. Lagny, *Le Poète Saint-Amant*, Nizet 1964, pp. 330—347.

<sup>4</sup> *Oeuvres...*, t. 3, p. 177, vv. 149—152.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 116 (cité par J. Lagny, *Oeuvres*, t. 3, p. 179, n. 204).

Et dont l'excès m'estonne en me flatant;  
 Bref jusqu'aux moeurs: et mesme je m'engage,  
 Jusqu'à ce point d'apprendre le langage,  
 De le polir, de m'y traduire en Vers,  
 D'un stile haut, magnifique, et divers;  
 Si que de tous, en la Cour florissante  
 De nostre Reine adorable et puissante,  
 Et pour qui seule au Monde je nasquy,  
 Je sois nommé le gros Saint-Amantsky<sup>6</sup>.

Le voyage en Pologne, c'est, nous dit-il encore, „le beau Chemin que ma gloire demande”<sup>7</sup>. De même, dans une épître en prose, adressée A Monseigneur le comte d'Arpajon pour lui dédier la troisième partie de ses Oeuvres (1649), Saint-Amant fait état des „puissantes obligations” dont il est redevable et qui représentent sans doute ce que le poète attendait: une invitation de la Reine, „sa rare et divine Maistresse”, à se rendre sur les bords de la Vistule<sup>8</sup>. Saint-Amant choisit pour dédicataire celui qui revenait précisément de Pologne, chargé de porter le collier de l'Ordre au roi Ladislas.

Au mois d'octobre 1649, Saint-Amant se mit en route pour la Pologne, et nous pouvons le suivre dans son itinéraire. Il était muni d'un sauf-conduit qu'il s'était procuré comme gentilhomme de la reine de Pologne. Cela ne l'empêcha pas d'être arrêté à Saint-Omer, ainsi qu'il le raconte dans l'épître de dédicace du *Moyse sauvé*: „Lors que m'en allant en Pologne, pour rendre mes tres-humbles et tres-fidelles devoirs à V.M. et pour luy porter ce que j'avois déjà fait de cette Piece, je fus pris par la Garnison de Saint-Omer; sans doute que si je n'eusse dit aussytost, que j'avois l'honneur d'estre un des Gentilshommes de sa Chambre, et que je ne me fusse comme revestu de si belles et de si fortes armes, je n'aurois jamais pû parer ce coup d'infortune, je courois risque de perdre la vie, et le Moyse sauvé estoit le Moyse perdu”<sup>9</sup>. La *Polonoise* contient le récit circonstancié du voyage jusqu'à l'arrivée à Varsovie en mars 1650, pendant le rude hiver de 1649—1650, d'Anvers à Amsterdam, puis de Hambourg à Lubeck. Suivant la route de Louise-Marie, et après une série d'étapes précipitées, il parvint à Stettin:

Ma haste à grands coups d'estoc  
 Perça Vismar, et Rostoc:  
 J'enfilay Stettin en suite,  
 Où mieux que je n'eusse crû

<sup>6</sup> *Oeuvres...*, t. 3, p. 203, vv. 351—372.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 209, v. 494.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 122, 129.

<sup>9</sup> *Ibidem*, t. 5, p. 2.

Autre Liqueur que l'Eau cuitte  
 Refit l'Appolon recrû<sup>10</sup>.

Il traverse ensuite la Poméranie occidentale, devenue province suédoise, à travers les marécages et les interminables forêts, peu rassurantes si l'on en croit Le Laboureur: „Le pays estoit tout couvert de coueurs, qui forçoient jusques aux chasteaux de compagne; et nous trouvions quelquefois des quinze et vingt corps morts dans les bois”<sup>11</sup>. Arrivé à Gdańsk vers le 20 décembre, il y séjourne deux mois:

Danzic, du haut d'une Tour  
 M'offrit son ample Sejour:  
 J'en salüay la Contrée  
 Sous le Solstice hyvernal.

Après avoir fêté le mardi gras, il en repartit le mercredi des Cendres (3 mars 1650), et comme il avoit jadis visité Galilée à Sienne, il fit un détour par Thorn pour un pèlerinage au tombeau de Copernic:

Le Regne maigre venu,  
 Je cendray mon poil chenu:  
 Puis, entre, joyeux et morne  
 Du temps, entre laid et beau,  
 Je m'en allay voir à Thorne  
 Le Copernique Tombeau.

Ce docte Maistre Tourneur  
 Y tourne avec grand honneur:  
 Dans le Marbre qui l'enserre  
 Il est couché gravement,  
 Et son corps trouve en la Terre  
 Le repos au mouvement<sup>12</sup>.

Quelques jours plus tard, il parvint à Varsovie, plus de cinq mois après avoir quitté la France. Les souverains lui réservèrent un excellent accueil:

Je parvins à Varsovie;  
 Et l'on m'y receut si bien,  
 Que de crainte de l'Envie  
 Mon bon-heur n'en dira rien.

Les accents de la lyre du poète émurent à ce point la reine que l'enfant qu'elle portait en son sein en tressaillit:

<sup>10</sup> *Ibidem*, t. 4, p. 96, vv. 139—144.

<sup>11</sup> *Relation du voyage de la Reyne de Pologne*, pp. Le Laboureur, 1647, p. 119.

<sup>12</sup> *Oeuvres...*, t. 4, p. 102—103, vv. 253—256, 277—288.

Les puissances de ce bruit  
Esmurent son noble Fruit:  
Il tressaillit d'allegresse  
A l'Oracle de mes Vers,  
Et confirma la Grossesse  
Qui suspendoit l'Univers<sup>13</sup>.

Saint-Amant quitte Varsovie vers le 15 septembre. Il s'embarque sur la Vistule pour descendre le fleuve jusqu'à Gdańsk, et de là passer en Suède pour annoncer la naissance royale. Dans *La Vistule sollicitée pour un voyage de Varsovie à Danzic* (1650), il feint de s'adresser à ce fleuve et lui demande de favoriser son voyage. Il rappelle, à cette occasion, les dangers que lui ont fait courir les ondes de la Seine. Était-il las des fatigues du séjour, ou aspirait-il à revoir les rives de la Seine? Saint-Amant met son départ sur le compte de la poésie, comme il le dit dans l'épître du *Moyse sauvé*:

Je reconnus enfin que les Muses de la Seine estoient si délicates qu'elles ne m'avoient pû suivre dans une si penible et si longue Course; que la fatigue du Chemin les avoit estonnées, et qu'absolument il me falloit une Retraite solitaire et naturelle où ces belles Vierges habitassent, pour venir-à-bout de ce que j'avois projeté. C'est ce qui me fit revenir en France<sup>14</sup>.

Comment Saint-Amant a-t-il vu la Pologne et les Polonais? Si, après un long trajet, le séjour à Varsovie ne fut que de courte durée, il lui était difficile, après les déclarations enflammées de l'Épître diversifiée, de baisser le ton. Aussi fait-il, avec quel lyrisme, les louanges de la Pologne et celles de sa condition présente:

Une Reine m'y retient,  
Qui comme un Roy m'entretient:  
Je suis aussi frais qu'un Moine,  
Je nage dans les douceurs,  
Et fay gagner son avoine  
Au bon Bayard des Neuf-Soeurs.  
Nargue, du Sort indigent,  
Mon pié marche sur l'argent:  
Et ma main, mon espatule,  
De l'or fait si peu de cas,  
Que je fay sur la Vistule  
Des ricochets de ducas<sup>15</sup>.

Sur un ton d'amusant badinage, il se décrit en opulent seigneur de la

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 104, vv. 291—294, 307—312.

<sup>14</sup> *Oeuvres...*, t. 5, p. 3.

<sup>15</sup> *Oeuvres...*, t. 4, p. 92, vv. 49—60.

Cour de Varsovie, et il voit la réalisation de ce qu'il imaginait avant son départ:

J'en ay manchons, mouffles, gans,  
Et bonnets, des plus fringans:  
Et sous l'horrible Casaque  
Dequoy tu me vis meubler,  
Ny tartare, ny Cosaque  
Ne me feroit pas trembler<sup>16</sup>.

On remarque surtout qu'il parle avec une particulière bienveillance de la Pologne. Les critiques qu'il formule contre l'Italie et contre l'Angleterre, dans *La Rome ridicule* et dans *L'Albion* sont violentes, même s'il faut tenir compte des exagérations inhérentes au genre satirique et aux „caprices” du poète. Sans doute a-t-il plusieurs griefs contre Rome: la chaleur, le vin médiocre, une nourriture détestable, un confort inexistant. Mais il sait apprécier les splendeurs de la Rome antique, et il donne, selon le mot de Théophile Gautier, „une excellente leçon aux touristes trop enthousiastes”<sup>17</sup>. De l'Angleterre, entraîné par ses rancunes, il nous présente un tableau dont le fond de vérité se trouve systématiquement travesti: un pays où l'on a fait main basse sur sa bourse lorsqu'il avait un peu trop bu. Dans *Le Passage de Gibraltar*, il condamne les Espagnols „dont l'ambition est plus grande que la Terre, et à qui les nouveaux Mondes ne suffisent pas”<sup>18</sup>. Rien de tel pour la Pologne, qui lui permet de mettre en pratique cette attitude de bon accueil et de tolérance qu'il savait formuler à ses heures:

Quand j'ay tout veu, je trouve, à le bien prendre,  
Que peu de chose au Monde est à reprendre,  
Et que l'usage en chaque Nation  
Porte avec soy son Approbation<sup>19</sup>.

Certes, pour mieux marquer sa reconnaissance de l'accueil magnifique qui lui avait été réservé, il n'évite pas toujours les faiblesses du genre conventionnel. Par exemple dans l'éloge dithyrambique des qualités physique et morales de la reine de Pologne:

Un rare Objet, que le Ciel mesme adore,  
Une Déesse, un Miracle charmant,

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 93, vv. 73—78.

<sup>17</sup> *Les Grottesques*, éd. C. Rizza, Schena-Nizet 1985, p. 218.

<sup>18</sup> *Oeuvres...*, t. 2, p. 158.

<sup>19</sup> *Ibidem*, t. 3, p. 198, vv. 273—276.

Dont sur la Terre est le seul digne Amant  
Le plus auguste, et le plus grand Monarque<sup>20</sup>.

Dans *La Vistule sollicité*, pour dire que la reine a souffert d'un accès de fièvre, il se guide dans une accumulation de lieux communs:

Et quoy qu'un dur meslange et de glace, et de braise,  
Un accès pasle, et rouge, en Louyse enfermé,  
Ait esmû quelques jours son albastre animé<sup>21</sup>.

La flatterie courtisane se déploie aussi, comme dans divers poèmes de circonstance, par exemple *Sonnet sur la santé pour le second mariage de la Reine de Pologne*, *Sonnet sur les prochaines couches de S.M.P.*; *Sonnet sur la naissance du P.D.P.*<sup>22</sup> Le sieur du Teil, à la fin d'un sonnet qu'il adresse A.M. de S. Amant sur son voyage de Pologne et de Suède ne constatait-il pas:

Dans la France autrefois les hommes comme toy  
Justement honnoiez des caresses du Roy,  
Ne voyoient pas long-temps frustrer leur esperance,  
Mais aujourd'hui la Cour favorable à des sots,  
A fait qu'un S. Amant, ô honte de la France,  
A trouvé son bonheur au Royaume des Gots<sup>23</sup>.

Dans les descriptions, où il excelle, il évoque des paysages volontairement embellis par sa fantaisie: les vastes plaines où luit „Cérés avec majesté”, ces forêts qui rappellent les strophes de *La Solitude*:

Une taciturne horreur  
En augmente la terreur:  
Et la noire Solitude  
Qui dort en ces Bois espais,  
Fait qu'avec inquietude  
On y voit leur triste paix,

ces mauvais gîtes qui renouvellent les thèmes de *La Chambre du débauché*<sup>24</sup>.

L'imagination du poète est hantée, on le sait, par l'eau et ses reflets. S'adressant à la Vistule, il annonce le ton de *La Seine extravagante* (1658) grâce à une légèreté souriante et spirituelle, il donne une pittoresque description du château de Varsovie:

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 172, vv. 26—30.

<sup>21</sup> *Oeuvres...*, t. 4, pp. 85—86, vv. 206—208; cf. *Moyse sauvé*, p. 69, v. 215.

<sup>22</sup> *Oeuvres...*, t. 4, p. 106, 110, 197.

<sup>23</sup> *Nouveau recueil de diverses poésies du sieur du Teil*, Paris 1659, p. 98.

<sup>24</sup> *Oeuvres...*, t. 4, p. 92, v. 43; p. 101, vv. 235—240; p. 98, v. 176.

Et revenons à toy, Nymphes de ce grand Fleuve,  
 A qui mon oeil demande, au pied de ce Chasteau,  
 Le commode secours d'un agile Bateau.  
 Les Nayades tes Soeurs, dans leurs Grottes flûdes,  
 Bruslent de se changer en grandes Nereïdes<sup>25</sup>.

C'est une esthétique de la diversité et de la liberté d'inspiration qui lui permet de faire „briller ses pensées”<sup>26</sup> et „d'imprimer dans l'âme des images plus parfaites que ne sont les objets mesmes”<sup>27</sup>.

Remarquons surtout le portrait qu'il trace de lui-même avec beaucoup d'humour: il fait „des ricochets de ducats” sur la Vistule, il se voit transformé en „gros Saint-Amantsky”. Ailleurs, dans son oeuvre, il se présente à nous sous les traits de Don Quichotte, du Paresseux, du Fumeur, de l'Enamouré, du Démocrite normand. S'il trace son propre portrait avec tant de désinvolture, c'est pour sourire de sa mélancolie et trouver la sérénité dans la constatation d'une instabilité commune à tous les hommes. La fantaisie lui permet de prendre ses distances vis-à-vis du réel, et de mesurer ce qui le sépare des mirages dans lesquels il pense d'ordinaire se reconnaître.

Mais, dans *La Polonoise*, il ne faut pas oublier les reproches qu'il adresse à Desportes en s'attachant à souligner deux attitudes opposées dans la conception du voyage et de la poésie. En effet, le 24 janvier 1574, Desportes accompagne le duc d'Anjou en Pologne, et il atteint Cracovie, où Henri fit son entrée le 18 février 1574. Obligé de subir les assauts d'un hiver rigoureux, de se contenter d'habitations paysannes et de mets grossiers, ainsi que de ces „poeles” où l'on s'entassait, il était pressé de fuir le „pays des Sarmates”. C'est dans l'*Adieu à la Pologne* qu'il exprime sa rancune contre un pays qui lui a fait perdre neuf mois de sa jeunesse:

Adieu, Pologne, adieu, plaines desertes,  
 Toujours de neige et de glace couvertes.  
 Adieu, pays, d'un éternel adieu!  
 Ton air, tes moeurs, m'ont si fort sceu desplaire  
 Qu'il faudra bien que tout me soit contraire,  
 Si jamais plus je retourne en ce lieu.

Adieu, maisons d'admirable structure,  
 Poisles, adieu, qui dans vostre closture  
 Mille animaux pesle-mesle entassez,  
 Filles, garçons, veaux et boeufs tout ensemble!  
 Un tel mesnage à l'âge d'or ressemble,  
 Tant regretté par les siècles passez. [...]

<sup>25</sup> *Ibidem*, pp. 79—80, vv. 58—62.

<sup>26</sup> *Ibidem*, t. 1, p. 50, v. 27.

<sup>27</sup> *Ibidem*, t. 1, *Préface* (de Faret), p. 16.



... Barbare peuple, arrogant et volage,  
 Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage,  
 Qui, jour et nuit, dans un poisle enfermé,  
 Pour tout plaisir se joue avec un verre,  
 Ronfle à table ou s'endort sur la terre,  
 Puis comme un Mars veut estre renommé. [...]

... Si vostre terre estoit mieux cultivée,  
 Que l'air fust doux, qu'elle fust abreuvée  
 De clairs ruisseaux, riche en bonnes citez,  
 En marchandise, en profondes rivières,  
 Qu'elle eust des vins, des ports et des minières,  
 Vous me seriez si longtemps indomptez...<sup>28</sup>.

Jugement superficiel, fondé sur des observations de courte durée, et pendant un rude hiver. Desportes dépeint de manière caricaturale la vanité, la vantardise, l'instabilité des habitants et leur goût immodéré des boissons. Son poème entraîna des répliques sévères dans la *Réponse faite par un Polonais à un digne Français*, dans le poème *Gallo crocianti*, de Jean Kochanowski<sup>29</sup>. La célèbre villanelle de Desportes „*Rozette, pour un peu d'absence*” semble faire allusion à ce temps perdu d'un exil en Pologne.

Saint-Amant, quelques soixante dix ans plus tard, donne la réplique à Desportes, dans *La Polonoise*. Loin d'être choqué par les beuveries des Sarmates, il garde de leur pays un souvenir délicieux dont il nous transmet l'écho:

C'est, cher Theandre, un pays  
 Où plusieurs sont esbays:  
 Mais pour Ceux aux pances fortes  
 Dans les Brindes obstinez,  
 Quoy qu'en ait chanté Desportes,  
 Ils n'y sont point estonnez.

C'estoit un Mignon de Cour  
 Qui ne respiroit qu'amour:  
 Il sentoit le musc et l'ambre.  
 On le voit bien à ses Vers;  
 Et jamais soif en sa Chambre  
 Ne mit bouteille à l'envers.

Ce Gentil, ce Dameret  
 N'entroit point au Cabaret:  
 La seul Onde aganipide  
 Luy faisoit faire de l'eau;  
 Il l'aymoit, et l'Insipide  
 Fuyoit Ronsard, et Belleau.

<sup>28</sup> *Oeuvres*, éd. A. Michiels, Delahays, Paris 1850, pp. 424—425.

<sup>29</sup> Voir J. Lavaud, *Philippe Desportes*, Droz, Paris 1936, pp. 229—231.

Regnier, son rare Neveu,  
S'entendoit mieux à ce jeu:  
Et s'il eust veu cette Terre,  
Où Bacchus est en credit,  
Je jurerois sur le Verre  
Qu'il n'en auroit pas médit.

Non que du cher Bois tortu  
S'y nourrisse la vertu:  
Mais le Serment de Hongrie  
Nous fournit d'une Liqueur  
Qui fait qu'à Table je crie  
Masse, et Toppe, de grand coeur<sup>30</sup>.

Car l'inspiration bachique stimule l'élan lyrique du Poète. Quand il raconte ses voyages, il se plaint ou se réjouit, selon le cas, des boissons qu'il a pu goûter. Dans *Le Passage de Gibraltar*, il célèbre le „vaillant harcourt”:

Des-ja sur haut de la poupe,  
Pour me pléger il prend sa coupe  
Où pétille et rit Le Nectar,  
Et s'escriant Masse à la troupe,  
Sa voix estonne Gibraltar<sup>31</sup>.

En Angleterre, il mentionne le Cabaret

Où le Blanc, où le Clairet  
Voit sa gloire frelatée<sup>32</sup>.

et à Rome il ne trouve

... que du vin noir,  
Ou du vin jaune, doux et fade,  
Qui fait rechigner l'entonnoir<sup>33</sup>.

Chez Saint-Amant l'inspiration bachique permet de signaler la poésie de verve et de caprice, semblable à l'ivresse rabelaisienne des *Propos des bien ivres*. Cette poésie n'est pas celle de Desportes, qui se voit condamné pour avoir mal compris la Pologne, et pour être le représentant suranné d'une poésie fade et sans âme. L'inspiration bachique exprime donc à la fois, dans *La Polonoise*, un authentique art poétique et un art de vivre.

<sup>30</sup> *Oeuvres...*, t. 4, pp. 90—92, vv. 13—42.

<sup>31</sup> *Ibidem*, t. 2, p. 173, vv. 158—162.

<sup>32</sup> *Ibidem*, t. 3, p. 310, vv. 534—535.

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 52, vv. 668—670.

Le voyage de Pologne est enfin idéalisé par le souvenir, notamment dans *La Généreuse* (1658) qu' il se décide à écrire en apprenant les détails des combats qui se déroulèrent devant Varsovie au cours de l'été 1656. Saint-Amant put lire le récit des événements dans la *Gazette* où il suivait avec attention les nouvelles de Pologne. *La Généreuse*, c'est l'incomparable Louise, et le poème est écrit pour la plus grande gloire des souverains polonais. La peinture de la bataille de Varsovie ne manque pas de relief:

Qui vit jamais rien de superbe  
Comme ce terrible appareil  
Où le fer renvoye au soleil  
L'or dont il peint l'émail de l'herbe!<sup>84</sup>

Louise voit paraître durant son sommeil une vision angélique, celle de son enfant décédé, qui vient lui prédire la victoire „de la part du grand Dieu des Dieux” et lui décrit son bonheur céleste:

Pour moi, dans une plénitude  
Qui bien que basse, est sans défaut,  
Je m'en revay jouÿr Là-haut  
De ma simple beatitude<sup>85</sup>.

Et le poème s'achève par deux strophes qui expriment le spiritualisme chrétien:

L'Homme n'est point fait pour la Terre;  
Bien qu'il en soit fait et sorty...  
Il est né pour les Cieux, il y doit aspirer<sup>86</sup>.

On y retrouve le ton des *Stances à Corneille*, où Saint-Amant souhaite que l'*Imitation* de son ami Corneille soit lue par la reine de Pologne:

Hal qu'il faut bien que ma Princesse,  
Mon auguste LOUYSE, honneur des Dieux-Humains,  
Voye en ses precieuses mains  
Ces Tresors qu'à Dieu seul ta riche Muse adresse!<sup>87</sup>

C'est aussi dans *La Généreuse* qu'il découvre, embelli par le souvenir le paysage qu'il a contemplé au cours de son voyage: „les beaux Champs de Varsovie”, ses parcs

<sup>84</sup> *Ibidem*, t. 4, p. 28, vv. 334—337.

<sup>85</sup> *Ibidem*, p. 51, vv. 847—850.

<sup>86</sup> *Ibidem*, p. 58, v. 1009, 1013.

<sup>87</sup> *Ibidem*, p. 224, vv. 343—346.

... ces Lieux jadis si beaux  
Où tous les celestes Flambeaux  
Sembloyent sousrire à la Nature,

La „Vistule aymée”, et

... ces coulantes Eaux  
D'où Prague, non loin des roseaux,  
Regarde Varsovie en face,  
Et d'où j'ay vu nager en la trompeuse Glace  
Les Poissons dessus les Oyseaux<sup>88</sup>.

Idéalisation qui apparaît aussi dans le *Moyse sauvé* (1653), dédié A la Serenissime Reine de Pologne et de Suède quand Saind-Amant cherche à se faire valoir auprès de sa protectrice et à lui montrer sa reconnaissance par une oeuvre plus importante que les précédentes. Le poème contient un petit nombre d'allusions au couple royale polonais, mais le portrait et le caractère de la princesse Termuth offrent quelque ressemblance avec ceux de Marie de Gonzague:

Une démarche auguste, une pompe modeste  
Ornoit sa Majesté d'un certain air celeste:  
L'habit en estoit grave, et l'obscur couleur  
On disoit clairement la secrette douleur.  
Mais malgré les efforts de la melancolie,  
Malgré ses tristes soins, elle ne laissoit pas  
De ravir tous les coeurs avec ses doux appas<sup>89</sup>.

Ajoutons que le sonnet liminaire du *Moyse sauvé* contient un magnifique éloge de la souveraine:

REINE, dont les vertus hautes et genereuses,  
Sur un Trosne sacré brillent plus vivement  
Que ces Feux immortels qui dans le Firmament  
Marquent en Chiffres d'Or les fortunes heureuses<sup>90</sup>.

Le voyage en Pologne marque donc une époque importante de l'existence mouvementée de Saint-Amant. L'accueil chaleureux qu'il y reçut lui fait oublier les mauvais souvenirs d'autres expéditions. Dans un pays où „Bacchus est en crédit”, et où on ne se lasse pas de déguster un excellent vin de Hongrie, le poète de *La Vigne* ou de *La Débauche* peut à nouveau proclamer, contre Desportes le „dameret”, les vertus de la

<sup>88</sup> *Ibidem*, p. 16, v. 70; p. 21, vv. 185—187; p. 22, v. 208; p. 35; vv. 482—486.

<sup>89</sup> *Ibidem*, t. 5, p. 221, vv. 397—404.

<sup>90</sup> *Ibidem*, p. 26.

fureur poétique. C'est à la reine de Pologne, „La Pologne où je suis libre”, avoue-t-il, qu'il dédie sa grande oeuvre, le *Moyse sauvé*, qui devait assurer sa gloire devant les générations futures.

Université de Paris-Sorbonne  
France

Jacques Bailbé

#### SAINT-AMANT W POLSCE

Treścią artykułu jest podróż do Polski, którą odbył normandzki poeta Saint-Amant, żyjący w latach 1594—1661.

Saint-Amant od dawna fascynował się kulturą słowiańską, a w szczególności polską. Wyjazd do wymarzonego kraju możliwy był jednak dzięki Marii de Gonzague, przyszłej królowej Polski, która powierzyła poecie funkcję na swoim dworze. Jesienią 1649 r. Saint-Amant udaje się w podróż i po około półrocznym pobyciu na dworze królewskim wyjeżdża do Szwecji.

Twórczość jego w tym okresie pełna jest dytyrambicznych pochwał dla królowej, dla dworu oraz uroków nadwiślańskiego krajobrazu.

Inspiracja bachiczna pozwoliła Saint-Amantowi stworzyć poezję żywą i przeciwstawić ją poezji Desportes'a. Na szczególną uwagę zasługują poematy *La Polonoise* oraz *La Génereuse* (ten ostatni napisany w 1658 r.). Dziełem, które miało go unieśmiertelnić, był *Moyse sauvé*.